

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Closer

Denis Chouinard

Volume 46, numéro 4 (266), novembre 2004

Habiter hors de

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32898ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chouinard, D. (2004). *Closer*. *Liberté*, 46(4), 16–23.

Closer

Denis Chouinard

à Ian Curtis

Il me serait difficile d'aborder un texte ayant pour thème *habiter hors de* sans faire référence à une fameuse nuit de juin 1982. Seul sur ma bicyclette, je filais sur le boulevard Labelle à Fabreville en direction de l'appartement de mon frère Jean. Dans ce temps-là, il habitait rue Chambord à Montréal, juste en dessous des cheminées de l'incinérateur, et cela se passait bien avant qu'on puisse imaginer que, un jour, un *skate park* et des condos se construiraient sur ce *no man's land* qu'étaient alors la *track* et le site de traitement des déchets. Pourquoi cette nuit en particulier ? Parce que c'était la première fois que j'allais vivre hors du giron familial. La toute première fois de mon existence d'être autonome et de citoyen à part entière. Elle n'a pas commencé fièrement, cette vie d'adulte, avouons-le. Je m'étais méchamment disputé avec ma mère pour la quatre cent soixante-septième fois, sans doute parce qu'il m'importait bien plus, à l'époque, d'écouter religieusement Joy Division, Wire et Gang of Four que d'étudier ou de me trouver un emploi. Gemma, ma mère, n'était pas aussi entichée que moi de la face B de *Closer*, des rythmes syncopés de *Pink Flag* ou des paroles libertaires de *Entertainment*. Elle était plutôt intéressée à éveiller chez moi une facette plus « productiviste » de ma personne, tâche quasi impossible à l'époque. Je venais d'enfiler les vingt kilomètres qui séparaient la maison et les écrans du ciné-parc Laval de l'appartement de mon frère qui, à minuit, était profondément assoupi. Sans dire un mot, il a ouvert la porte et m'a invité à entrer. Je n'ai pas eu besoin de lui expliquer ce qui se passait. Il a compris en lisant dans mes yeux que je venais de claquer la porte et de cogner à la sienne. Homme de peu de mots, « Johnny » m'a refilé

des draps d'une propreté douteuse (comme tout ce qu'abritaient à l'époque les appartements des exilés de Fabreville fraîchement devenus Montréalais) et m'a indiqué le sofa défoncé, unique meuble de son minuscule salon, avant de silencieusement retourner se coucher. Cette nuit fut le déclencheur. Le point de départ de ce qui allait devenir un perpétuel désir de découvrir de nouvelles frontières, qu'elles soient aux abords d'un des carrefours cosmopolites de Montréal ou ailleurs, plus loin encore sur notre petite planète bleue. Bien que, vingt ans plus tard, force m'est de constater que les dépaysements les plus vertigineux qu'il m'aura été donné de vivre auront eu lieu ici même, à quelques rues de ce que j'appelle maintenant chez-moi. Quand ce n'est pas plus près.

Après quelques mois, j'ai quitté le sofa de mon frère pour emménager dans mon premier appartement. Un rez-de-chaussée de cinq pièces, à l'angle de Rivard et Marie-Anne. Deux cents dollars par mois. Une vraie merde dont le prix allait monter en flèche dès qu'un jeune cinéaste-spéculateur-fils-à-papa (dans le désordre) allait en devenir propriétaire. Mais peu importe, car pendant les deux années passées là-bas, j'ai pu découvrir le boulevard Saint-Laurent des Juifs et des Hongrois. Les cantines polonaises et les kiosques de revues slovènes. Un univers de cinéma de l'Est disponible pour toutes mes rêvasseries, et ce, à quelques coups de pédales de mon premier « chez-moi ». J'ai imaginé mes premiers scénarios en écoutant de vieilles dames de Buda ou de Pest me raconter l'entrée des chars soviétiques dans leur pays en 1956. J'ai fabulé sur Prague en feuilletant des revues où l'on apercevait le Karluv most (le pont Charles) entièrement désert, surplombé par l'inquiétant Hradcany (Château). Il a donc été tout à fait normal pour moi de tomber en amour avec le cinéma tchèque de Jirí Menzel, de Milos Forman et de Vera Chytilová, lorsque je l'ai découvert au détour d'un cours de cinéma. Et le plus formidable, c'est que je pouvais prolonger ces ambiances de cinéma en allant grignoter un saucisson ou une goulasch dans

une de ces multiples échoppes dont regorgeait le boulevard Saint-Laurent à l'époque.

Je ne me doutais pas encore que ces rêves éveillés allaient doucement m'emmener à franchir le Rubicon et à chercher ainsi à transposer ces images étrangères au sein de mon propre univers, par le biais des courts et des longs métrages que j'allais faire par la suite. Ces univers de gens déracinés cherchant (parfois, pas toujours) à retrouver des points d'ancrage m'ont toujours fasciné. Car, tel l'adolescent fuyant que j'étais, ces ombres vivantes autour de moi fuyaient et cherchaient elles aussi... Qu'elles aient quitté Fabreville ou Ostrava, Jonquière ou Cracovie, Baie-Comeau ou Alger.

Août 1985. Quelque part dans le sud de la France. Trois mois que je traverse l'Europe sur le pouce et je viens de souffler mes vingt et une bougies en compagnie de Joseph Cron dans sa roulotte. Huit semaines plus tôt, j'assistais à un concert de Wire à Oxford et je me dirige maintenant vers Prague, reliant ainsi toutes les boucles de ma courte existence. Une fois le dernier millier de kilomètres de bitume avalé, l'infâme Rideau de fer va se dresser devant moi. Mais avant, cela prendra plusieurs heures aux douaniers tchécoslovaques pour comprendre ce qu'un jeune Québécois peut bien aller foutre chez eux, si ce n'est pour leur causer des tracas auprès de leurs supérieurs. Ces taciturnes bien costumés auscultent longuement mon *walkman* et passent plusieurs minutes à écouter le contenu de la cassette. Je me rappelle encore leurs têtes héberluées alors que Joy Division et le regretté Ian Curtis avaient expédié les trois accords bien plaqués de *Transmission* dans leurs pauvres oreilles. Une fois convaincus que je ne représente qu'un risque mineur pour l'intégrité et la mainmise de l'empire soviétique sur cette partie du bloc de l'Est, ces sombres sbires daignent me laisser passer. Choc complet, dépaysement total. Malgré tous les films, les livres et les articles parcourus, le changement est radical. Aucune publicité occidentale, un mobilier urbain et une architecture inimaginables, mais surtout : un parc automobile stupéfiant.

Aucune voiture de l'ouest, encore moins américaines ou japonaises, mais des Trabant, Skoda, Yugo, Volga, ZIL, Tatra. La pluie commence à tomber, mauvais signe pour un auto-stoppeur. J'étends mon bras et voilà justement une Tatra qui s'arrête. À bord, une sympathique petite famille rentrant de ses vacances sur la mer Noire. On entasse les enfants pour me faire une place et, malgré l'obstacle de la langue, je réussis à leur faire comprendre que je désire aller à Prague et que je viens de Montréal. La pluie tombe, ils m'invitent plutôt à venir dormir à la maison. Dehors les paysages défilent. De grands champs qui me rappellent les *Petites marguerites*, des camions-citernes tout droit sortis de *Au feu les pompiers* et, un peu plus loin, un quai de gare où je crois presque reconnaître le jeune apprenti obsédé par sa virginité dans *Trains étroitement surveillés*. Quelques jours plus tard, je débarque à Prague aux côtés de Jirina, une jeune étudiante en théâtre rencontrée par l'entremise de la petite famille à la Tatra. Elle a mon âge et habite un grand appartement qu'elle partage avec quatre autres étudiants de l'Académie d'art dramatique. Avec elle, je découvre la beauté de Prague dont certains quartiers sont toujours éclairés au gaz, la nuit venue. Ambiance de films d'espionnage des années 1940 — *The Third Man* avec Orson Welles — mêlée à une lassitude bien slave et perceptible dans presque tous les regards. Ça y est, j'y suis. Je suis là où je voulais être, où je *dois* être. Jan Cervenka habite là aussi. Il me montre un bouquin de sa bibliothèque : *Le libraire* de Bessette, traduit en tchèque ! Ça tombe bien, un des livres de chez nous que j'affectionne particulièrement. Allez, humectons ça, puisque dans de tels moments la distance langagière importe peu. Ils sont tous très sympathiques. Ils seraient tout à fait « raccords » dans une petite fête chez moi à Montréal. La même curiosité, le même appétit de vivre. Mais pourquoi m'a-t-on appris pendant toute mon enfance à me méfier de ces gens, de ces « communistes », à ne pas les aimer ? Pourquoi leur monde nous a-t-il toujours été décrit comme pauvre et malheureux ?

Vous connaissez la suite. La Glasnost, la Perestroïka, le mur, la révolution dite de « velours ». Aujourd'hui les Praguais ne sont plus chez eux sur le pont Charles. Celui-ci est envahi par des cars de touristes japonais. Il n'y a plus de cinéma tchèque et le petit quai de gare se prépare à accueillir le TGV. Les affiches de Marlboro ont envahi les champs de marguerites et ce n'est pas un, mais cinq McDonald's qu'on retrouve autour de la Place Wenceslas. Jirina habite maintenant à deux cents kilomètres de Prague et n'y retourne quasiment plus jamais. Elle est *ostalgique* de la liberté qu'elle avait avant. Avant qu'on ne débarque avec la nôtre. Celle-là même qu'on s'appête à installer à Bagdad et en Afghanistan.

Mon travail m'a amené à côtoyer beaucoup de réfugiés. De toutes sortes. La semaine dernière, j'étais à Buffalo dans l'état de New York pour filmer trois gamins du Tibet voyageant seuls, tous réfugiés. Frères et sœur, treize, quatorze et quinze ans. Celui du milieu se nomme Namdak et rêve de devenir joueur de cricket. Ils ont vécu au Népal, en Inde et ont été « barouettés » à gauche et à droite toute leur vie durant. L'année dernière, ils ont raté la plupart de leurs classes, car la guérilla maoïste au Népal a gardé les écoles fermées pendant plus de deux cents jours. Tout ce qu'ils veulent, c'est avoir accès à l'éducation. Comme beaucoup de réfugiés, ils en ont marre du bordel à la maison. Ils veulent que ce soit « tranquille » et qu'ils puissent avoir leur chance eux aussi. Je les comprends, je ferais la même chose à leur place. Ne vous inquiétez pas pour ces jeunes Tibétains, car ils sont déjà entrés au Canada. À l'heure où vous lisez ces lignes, ils sont à Toronto et le statut de réfugié leur sera sans doute accordé. Le Tibet est *in*. *Free Tibet, cool*. Paul Martin et le Dalaï-Lama : en pleine campagne électorale, ça fait de belles photos. À quarante minutes de voiture (pas en Tatra, en Jeep Liberty, cocasse non ?) du refuge où j'ai rencontré ces trois enfants, Mohamed Cherfi croupit depuis trois mois dans la prison de Batavia. C'est un bâtiment moderne construit spécialement pour les immigrants illégaux. Il est situé au beau milieu des champs dans un environnement très

agricole. Mohamed est un Québécois d'origine algérienne qui a vécu parmi nous au cours des quatre dernières années. Sa copine s'appelle Louise Boivin et ils s'aiment. Vraiment. Mohamed a refusé de faire son service militaire. Il trouvait ça dangereusement con, surtout lorsqu'on connaît les liens troubles entre l'armée et la société civile algérienne. Il a demandé l'asile au Canada et, après plusieurs années au service des plus démunis que lui, on l'a accusé de ne pas avoir réussi son « intégration économique ». Ordonné d'expulsion, il s'est terré dans une église anglicane. De là, les flics de l'immigration, utilisant la force et violant un sanctuaire, sont venus le chercher pour le déporter vers les États-Unis. Depuis ce temps-là, Mohamed est à Batavia où il attend sa déportation vers l'Algérie et il devient fou petit à petit dans sa cellule. Mohamed est Algérien, et c'est pas très sexy, l'Algérie.

Plus tôt cette semaine, madame Coumis, ma voisine du dessous, me demande d'aller faire une course pour elle chez Costa, l'hurluberlu au coin de la rue qui fait office de galeriste-encadreur. Madame Coumis est adorable et elle me donne toujours de fantastiques biscuits qu'elle cuisine encore du haut de ses vénérables quatre-vingt-cinq ans. Veuve depuis plusieurs années, elle s'aventure de moins en moins hors de chez elle. Je me rends donc chez Costa, d'origine grecque, tout comme la dame Coumis, en sachant qu'il me sera impossible de faire court en pénétrant dans l'incroyable bric-à-brac qui lui tient lieu de boutique et où je suis bruyamment accueilli par ses deux vieux chiens. Mal rasé et endormi, Costa me rejoint dans la partie « publique » de son commerce (dans l'autre, il y a un lit de camping et un sac de vêtements) en m'offrant un verre d'ouzo. Ça ne sert à rien de rouspéter, car je sais que ce sera impossible de refuser. Le vieux Grec n'a rien à foutre qu'il ne soit que onze heures du matin, il va encore me citer l'exemple de son beau-frère qui l'a emmerdé sans cesse parce qu'il fume ses *Rothman's* de façon plus que compulsive. Costa, lui, est toujours là et bien vivant. Le beau-frère ascète est mort d'un cancer du poumon.

Allez, va pour l'ouzo. On n'a qu'une vie à vivre, Costa, tu as raison. Il verse le liquide anisé dans une tasse qui n'est pas scintillante de propreté, mais je me console en me disant que peu de microbes peuvent résister au fort potentiel décapant de cette sélection bas de gamme, à laquelle il carbure du matin au soir. Une seule gorgée suffit pour me convaincre que j'ai raison. Donc, oui, je viens pour chercher le paquet de ma voisine, madame Coumis. Costa me jette un regard dubitatif, étonné d'apprendre que je connais la dame en question. C'est à ce moment qu'il m'offre un siège, une première en cinq années de bon voisinage. Est-ce que je sais qui est madame Coumis ? Oui, elle est veuve depuis plusieurs années et son mari a été longtemps en charge de l'animation culturelle au théâtre Rialto, sur l'avenue du Parc. Et Costa de me regarder comme si j'étais le dernier des abrutis. En me réservant une nouvelle rasade de son tord-boyaux, il m'informe que ma voisine a combattu dans la Résistance (les fameux « Partisans » que Leonard Cohen a immortalisés dans une très belle chanson) et a vécu dans le maquis en pleine montagne pendant de longs mois. Elle aurait risqué sa vie à maintes reprises et, à la Libération, on l'a bardée de médailles. Madame Coumis. Celle-là même qui me donne ces fameux petits biscuits fondants à la pistache et à la cannelle. Combattant les Nazis et résistante, et tout cela à mon insu. Je suis retourné chez elle, avec son icône de saint Basile dûment encadrée. Nonobstant l'immense merdier que semble être devenue notre petite planète, j'ai encore parfois l'impression qu'on vit dans un monde merveilleux et que ses acteurs les plus significatifs ne se trouvent pas à la une des journaux. Madame Coumis a eu de la chance. Elle n'a pas demandé l'asile au Canada cette année, mais dans les années 1950, à une époque où tout le monde était accepté sans discussion. Madame Coumis m'a juré qu'elle m'inviterait à regarder son album de photos et qu'elle me raconterait tout. La montagne, la faim, l'exil, ses amis torturés. Je n'ai plus à habiter *hors de*. Le *hors de*, avec les biscuits en plus, habite désormais en dedans de moi. Et je m'en réjouis.

